

Le grand village

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 39

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194496>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

et les coups d'épée. Il faut y croire et le pratiquer.

G. de VARIGNY.

M^{lle} d'Angeville.

Sous le titre: *Dans la montagne*, le *Petit Parisien* publie un article fort intéressant. Après quelques réflexions sur les nombreux accidents de montagne qu'on a à déplorer chaque année, il rappelle comme suit les curieuses circonstances dans lesquelles se firent les premières ascensions du Mont-Blanc et du Cervin. Un grand nombre de Lausannois, vivant encore, ont connu M^{lle} d'Angeville, dont il est ici question.

Mais ne croyez pas que ces drames de la montagne arrêtaient la cohue des touristes qui, chaque année, se précipite vers elle. Ils la rendent plus fameuse, tout simplement. Ils donnent un frisson de plus aux escalades nouvelles. De hardis aventuriers s'empressent d'aller affronter les mêmes dangers et sonder d'un œil froid les mêmes profondeurs terribles.

Notre Mont-Blanc, où les accidents sont peu fréquents et que les femmes gravissent aujourd'hui assez aisément, est réellement éclipsé par le Cervin depuis que celui-ci, réputé longtemps inaccessible, est devenu dans le monde du tourisme, le tentateur par excellence. Il y a un observatoire installé au sommet du Mont-Blanc, il y a des chemins tracés le long de ses flancs; M. Janssens s'y est fait conduire en traîneau. Voilà de grosses tares pour une cime. Si l'on continue à faciliter l'accès de ses glaciers, si l'on ne laisse pas quelques bons précipices sans garde-fous, les alpinistes finiront par s'en éloigner. Il ne restera plus qu'à y établir un funiculaire.

Pourtant, ce n'était pas peu de chose, jadis, d'avoir escaladé le Mont-Blanc. Saussure doit à son ascension une bonne part, la meilleure peut-être, de sa réputation. Je me souviens d'avoir rencontré dans un hôtel de Lausanne la bonne M^{lle} d'Angeville, qui fut la première Française que tenta la grande escalade. C'était une petite vieille à la figure ratatinée entourée de cheveux en tire-bouchon d'une blancheur éclatante. Songez donc! Elle avait gravi le Mont-Blanc vers 1840!

Toute sa vie, depuis cette époque, fut prise, accaparée par ce souvenir. Elle ne faisait pas un pas sans qu'on murmurât autour d'elle: «Voici la célèbre Henriette d'Angeville, qui a fait l'ascension du Mont-Blanc.» Elle-même vécut de cette gloire. Elle ne se séparait jamais d'un petit volume qui renfermait l'article que lui avait consacré M^{me} de Girardin, et le plus grand plaisir qu'on pût lui causer c'était de le lire, cet article, de commenter cette *Lettre parisienne*, que celle qu'on appelait «la dixième Muse», l'adorable Delphine, l'exquis «vicomte de Launay», avait écrite à propos de l'ascension miraculeuse qui effaçait tous les travaux d'Hercule.

Un jour, un lundi, tout Paris s'était occupé de ce fait extraordinaire; il avait célébré le courage de l'héroïne; tous les salons du faubourg n'avaient plus parlé que d'elle. Oh! le Mont-Blanc sous Louis-Philippe et sa Majesté sarde! Personne n'y allait comme

aujourd'hui. Chamonix était un faubourg presque ignoré que hantaient à peine de loin en loin quelques Anglais. L'alpinisme n'était pas inventé. Nul ne se souciait d'explorer un désert défendu par des glaces éternelles et des précipices sans fond.

C'était le temps où Alexandre Dumas découvrait la Suisse et savourait des biftecks d'ours, où Tœpffer faisait des voyages en zigzag au fond des vallées savoyardes.

L'aventure de M^{lle} d'Angeville fit certes beaucoup pour la renommée du Mont-Blanc. On se familiarisa avec le danger, on voulut imiter la courageuse femme. La belle cime blanche au profil napoléonien, attira de plus en plus les voyageurs. Mais y a-t-il un succès que rien ne trouble? Le Cervin jalouxa bientôt le Mont-Blanc. Pour jouer un bon tour à la montagne rivale, il se laissa escalader un jour de juillet, et comme c'était un treize, pour ne pas manquer à un usage reçu, il écabouilla quelques-uns des ascensionnistes. Le guide Croz fut du nombre. N'était-il pas de Chamonix?

Dans cette catastrophe, qui servit d'ailleurs la gloire du Cervin, un guide de Zermatt, accroché, fou de terreur, au rocher où s'était passé le drame, eut un mot bizarre qu'il ne cessait de répéter: «Chamonix! Oh! que va dire Chamonix?»

C'était encore la rivalité de Chamonix et de Zermatt qui s'affirmait. Mais pourquoi diable aussi le guide français allait-il chasser sur les terres d'autrui?

Dès lors, le Cervin attira la foule des touristes. Une bonne part de la clientèle du Mont-Blanc se dirigea vers cette immense pyramide de granit qui s'entoura aussitôt de grands hôtels. Il faut voir, à Zermatt, des hauteurs du Gorner, le curieux spectacle que présentent les équipes constamment renouvelées des alpinistes anglais. Par petites escouades, ils se dirigent vers les cols et vers les cimes, marchent à la file indienne, à dix pas les uns des autres, une corde les attachant tous, le guide en tête sondant la neige à l'aide de son bâton ferré.

Puis, c'est l'escalade, lente, coupée de repos, le pique-nique de l'arrivée, les dangers de la descente. Des hôtels, toutes les longues-vues sont braquées sur les parois perpendiculaires du pic, où se glisse la petite grappe humaine suspendue à deux mille mètres au-dessus du glacier, dont les crevasses ne rendent jamais les cadavres qu'elles engloutissent. Si le retour des ascensionnistes tarde, l'inquiétude grandit; on pressent qu'un drame a eu lieu; des équipes de sauveteurs sont recrutées dans le village; les conversations des salons languissent sous l'anxiété.

Et cependant cette alerte n'arrête nullement les préparatifs de l'ascension qui se fera le lendemain: elle les avive au contraire et donne même une expression de joie féroce au visage des clubmen qui vont affronter le même péril.

PONTARMÉ

Le grand village.

M. Philippe Godet vient de publier, dans la *Bibliothèque universelle* de septembre, un article qu'on lit avec grand plaisir; c'est l'analyse d'un livre tout

récent, dû à la plume de divers collaborateurs, et qui a pour titre: *La Chaux-de-Fonds, son passé et son présent*.

Ce travail nous fait assister au développement successif de l'industrie dans les montagnes neuchâteloises et de tous les progrès qui y ont été réalisés dans un espace de temps relativement court, et notamment à la Chaux-de-Fonds, ce «grand village» comptant aujourd'hui trente mille habitants, et qui n'en avait guère plus de trois à quatre mille il y a un siècle.

Il y a là des pages tout particulièrement intéressantes, auxquelles nous nous permettons d'emprunter les quelques détails qui suivent:

«Au nombre des bienfaiteurs dont les montagnes neuchâteloises sont redevables de leur prospérité, citons Daniel Jeanrichard, dont le Locle a consacré la mémoire en lui érigeant une statue. L'histoire de ce jeune ouvrier forgeron, père d'une grande industrie, est jolie comme une légende, et vraie pourtant.

» Un maquignon en passage à la Sagne, remarquant l'habileté de ce garçon de quinze ans, lui confia sa montre, achetée à Londres, et qui s'était dérangée pendant le voyage. Jeanrichard ne se contenta pas de réparer la frêle machine; il se mit en tête d'en établir une pareille, et il y parvint au bout de plusieurs mois, après de patients efforts, et après avoir lui-même fabriqué les outils nécessaires. Cet autodidacte transporta plus tard son modeste établissement au Locle, où il mourut en 1741. Il laissait cinq fils, tous horlogers, et deux habiles élèves, les frères Jacob et Isaac Brandt, qui allèrent se fixer à la Chaux-de-Fonds.»

Au point de vue de la prospérité de la Chaux-de-Fonds, il est un sujet qui prime tous les autres, c'est l'alimentation d'eau. Voici ce qu'en dit l'ouvrage que nous citons:

«Il viendra certainement un jour où l'on se demandera comment une cité considérable, adonnée à une importante industrie, a pu subsister, grandir, se développer avec une rapidité exceptionnelle, jusqu'à compter plus de 25,000 habitants, sans posséder d'autre eau que celle du ciel, recueillie dans de vastes citernes. C'est pourtant ainsi que la Chaux-de-Fonds a vécu pendant des siècles. En Suisse, pays des torrents et des sources, une ville sans fontaines est un paradoxe: tel est, à la réserve d'une fontaine sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le spectacle que la Chaux-de-Fonds présentait jusqu'à ces dernières années.

» On avait beau soigner la construction des citernes (désignées sous le nom de «cuves»), veiller à les maintenir propres: l'eau recueillait inévitablement des matières organiques. Il eût

fallu afficher dans chaque maison le quatrain qu'un spirituel Neuchâtelois, poète, avait inscrit dans une mansarde de son chalet du Jura :

Habitant de ces lieux, deux mots pour ta gouverne :
Garde que rien d'impur ne tombe sur le toit ;
Car ce qu'on jette au toit s'en va dans la citerne,
Et l'eau de la citerne est ici l'eau qu'on boit.

» L'entretien des « cuves » coûtait gros et, en temps de sécheresse, elles devenaient insuffisantes. Vous comprenez les angoisses en cas d'incendie. On raconte que le 5 mai 1794, un cabaretier, voyant que l'eau manquait dans sa cuve, vida ses tonneaux de vin dans la pompe à incendie : sa maison fut sauvée, et les pompiers, — c'étaient des Sagnards, — eurent encore de quoi se rafraîchir.

» Vers 1880, M. Guillaume Ritter conçut un vaste projet, qui n'intéressait pas la Chaux-de-Fonds, mais dont celle-ci mit à profit la part qui la concernait : on résolut de capter des sources situées dans les gorges de l'Areuse et, au moyen de la force hydraulique fournie par cette rivière, d'élever l'eau des sources (2 à 3000 litres par minute) à une hauteur de 500 mètres, pour la conduire jusqu'à la Chaux-de-Fonds.

» Et la chose fut faite au prix d'environ 2 millions.

» Nous ne saurions trop conseiller aux touristes qui vont voir les gorges de l'Areuse, de visiter en même temps les remarquables travaux dus à M. Ritter. Celui-ci a reçu la bourgeoisie d'honneur de la Chaux-de-Fonds, qui, depuis 1887, jouit en abondance d'une eau excellente, distribuée dans toutes les maisons.

» A cette heure, le « grand village » travaille à acquérir une partie des forces motrices de l'Areuse, qui seront utilisées pour l'industrie et l'éclairage électrique. Cette énergie nouvelle, mise à la disposition de celle d'une population aussi laborieuse et entreprenante, nous réserve sans doute le spectacle de bien des grandes choses. »

Un journal français, parlant des voyageuses célèbres, cite ce joli mot de la fiancée de Greely, l'un des explorateurs du Pôle-Nord :

— Vous savez, lui disait Greely, que la femme doit suivre son mari partout.

— Je l'entends bien ainsi, répliqua la jeune fiancée.

— Oui, mais s'il me prenait demain la fantaisie de retourner au Pôle-Nord, que diriez-vous ?

— Je dirais à ma mère : « Maman, surveille bien tout à la maison pendant que je ne serai pas là ; je vais faire un tour de promenade avec mon mari ! »

L'eau de Seine. — Savez-vous, dit le *Petit Parisien*, à combien s'élève, pour

1893, le chiffre des cadavres d'animaux retirés de la Seine, dont les eaux alimentent, en grande partie, la ville de Paris ?... Voici :

« 5,652 chiens, 3,307 chats, 9,108 rats, 1,720 poulets ou faisans, 3,942 oiseaux divers, 4,209 lapins, 789 porcs, 7 veaux, 4 hérissons, 33 chevaux, 15 moutons, 2 poulains, 13 singes, 6 serpents.

Ce qui fait le joli total de 28,807 cadavres d'animaux. »

Il y a là de quoi se réconcilier avec l'eau de Bret.

Précision du tir. — On se souvient que nous avons posé le problème suivant dans un de nos précédents numéros : « Sous quel angle un tireur placé à 300 mètres de la cible voit-il un carton de 50 centimètres de diamètre ? » A ce propos, un de nos abonnés nous disait :

« Le problème est facile à résoudre, mais le résultat numérique obtenu doit avoir étonné bon nombre de vos lecteurs par sa petitesse. On a vraiment de la peine à se figurer que nos tireurs puissent viser avec sécurité dans un angle d'aussi faible valeur (approximativement $\frac{1}{10}$ de degré), avec des armes dont les appareils de mire sont en somme bien imparfaits. »

Livraison de septembre, de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : La durée de la vie humaine, par M. H. Stilling. — Le sentier qui monte. Roman, par M. T. Combe. — Le nouveau Japon, par M. V. de Florian. — La gloire plus grande, par M. A. Glardon. — Le chercheur d'étoiles. Mœurs lombardes, par Mlle M. Cassaboïs. — Variétés : Le « grand village », par M. Philippe Godet. — Chroniques parisiennes, italiennes, allemandes, anglaises, suisses, scientifiques, politiques. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureaux : place de la Louve, 1, Lausanne.

Boutades.

La maman de Robert a pour ce petit drôle une indulgence excessive.

— Mon enfant est espiègle, disait-elle pour excuser sa dernière incartade, mais pas méchant. Au fond, c'est la crème des bébés.

— Précisément, madame, répliqua Z., mais vous savez qu'une crème n'est jamais si bonne que fouettée.

Du Domino :

Pension d'étudiants :

— J'ai le regret de vous déclarer, ma chère madame Plumard, que votre ratatouille est encore plus dégoûtante cette année que l'année dernière.

— C'est impossible, monsieur Raoul.

— Moi, je veux que mon fils soit avocat. Il plaidera ou ne plaidera pas, ça m'est égal, mais du moins il possédera

la science du droit, ce qui est bien quelque chose.

— Moi, j'encourage le mien à cultiver les sports, à se faire des biceps, à devenir, s'il se peut, un hercule. Et alors il réussira mieux que le vôtre, en vertu de cet axiome que la force prime le droit !

Un Marseillais visite Besançon.

— Voici, lui dit le cicerone, la maison où est né Victor Hugo.

— Cette baraque-là ?... Ah ! s'il était né à Marseille, vous auriez vu la belle maison que ce serait !

Quelques bohèmes sont attablés dans une brasserie et les parties de cartes succèdent aux parties de cartes, donnant aux piles de soucoupes des proportions inusitées.

Enfin, quand sonne le quart d'heure de Rabelais, l'un des joueurs, escomptant le crédit qu'il pense avoir dans l'établissement, se tourne vers le patron et, d'un geste délibéré, qui enveloppe toutes les soucoupes :

— C'est pour moi, dit-il.

Et le patron, qui a les meilleures raisons pour être inquiet, murmure :

— Je crois plutôt que c'est pour moi !

Une jolie définition :

— Qu'est-ce que c'est qu'un instrument diplomatique ?

— C'est un instrument dont jouent les grandes puissances dans le concert européen.

— Et que jouent-elles avec cet instrument ?

Elles jouent... les petites puissances.

L. MONNET.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,40. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,00. — Canton de Genève 3 % à fr. 108. — De Serbie 3 % à fr. 82,50. — Bari, à fr. 52. — Barletta, à fr. 34,75. — Milan 1861, à 35. — Milan 1866, à fr. 9,50. — Venise, à fr. 22. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 108,50. — Bons de l'Exposition, à fr. 7,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 18 50. — Tabacs serbes, à fr. 11,25. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

Loterie de l'Exposition d'Yverdon.

Billets en vente au prix de Fr. 1. —, chez J. DIND et Cie, ancienne maison Guilloud, 4, rue Pépinet, à Lausanne. On reçoit des timbres-poste en paiement. — Ajouter 10 centimes pour le port.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLLOUD-HOWARD.